

Sophia ROSENFELD, *A Revolution in Language. The Problem of Signs in Late Eighteenth-Century France*, Stanford, Stanford University Press, 2001, 410 p.

Jacques Guilhaumou



Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/ahrf/1240>
DOI : 10.4000/ahrf.1240
ISSN : 1952-403X

Éditeur :

Armand Colin, Société des études robespierristes

Édition imprimée

Date de publication : 1 septembre 2002
Pagination : 204-206
ISSN : 0003-4436

Référence électronique

Jacques Guilhaumou, « Sophia ROSENFELD, *A Revolution in Language. The Problem of Signs in Late Eighteenth-Century France*, Stanford, Stanford University Press, 2001, 410 p. », *Annales historiques de la Révolution française* [En ligne], 329 | juillet-septembre 2002, mis en ligne le 27 mars 2008, consulté le 24 avril 2022. URL : <http://journals.openedition.org/ahrf/1240> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/ahrf.1240>

Ce document a été généré automatiquement le 24 avril 2022.

Tous droits réservés

Sophia ROSENFELD, *A Revolution in Language. The Problem of Signs in Late Eighteenth-Century France*, Stanford, Stanford University Press, 2001, 410 p.

Jacques Guilhaumou

- 1 Sophia Rosenfeld se propose d'étudier en quoi l'abord de la question du langage tout au long de la seconde moitié du XVIII^e siècle par les penseurs des Lumières, puis par les révolutionnaires, constitue un élément central de la controverse publique, et aussi de l'expérimentation politique. Elle s'intéresse plus particulièrement à l'ascension, puis à l'éclipse d'une configuration historico-linguistique particulière autour du thème du langage d'action. L'émergence de l'idée et de l'image du langage d'action a été certes systématisée par Condillac, mais se situe aussi à la frontière du discours fictionnel et du discours philosophique non seulement pour expliquer les origines naturelles du langage humain, mais aussi pour trouver une solution à l'abus des mots.
- 2 Elle revient donc longuement, dès son premier chapitre, sur la question de l'abus des mots, abordée par de très nombreux auteurs du XVIII^e siècle, pour reposer le problème central de la connexion entre le contrôle des idées et la fixation des mots, ce que nous appelons la connexion empirique entre les mots et les idées dans la perspective d'un contrôle sémiotique de l'expérience humaine. Cependant, son questionnement privilégie d'emblée la connexion entre le signe gestuel et l'idée comme donnée logique, naturelle, nécessaire par opposition avec l'aspect conventionnel, donc souvent équivoque, de la relation entre les mots et les idées.
- 3 Ainsi, une fois posé, avec *l'Essai sur l'origine des connaissances humaines* de Condillac, publié en 1746, le modèle épistémologique qui donne un statut actif aux signes par le fait d'un langage d'action qui permet d'expérimenter l'ordre naturel et logique, l'idée du langage d'action comme langage universel des signes naturels se réalise d'abord

dans l'espace théâtral de la pantomime. Le cas de Jean-Georges Noverre, apparaît ici exemplaire. Ce danseur et chorégraphe des années 1760 inaugure un « ballet d'action » qui restaure un langage de la pantomime où s'expérimente, par le langage gestuel, l'échange des sentiments. Il propose ainsi une extension de l'argument public mis en place par les Lumières à l'expérience émotive dans une stricte connexion entre les gestes et les idées.

- 4 L'expérience pédagogique qui prend la suite dans les années 1770, avec l'abbé Charles Michel de l'Épée, et sa nouvelle manière d'enseigner par les signes manuels auprès des sourds-muets, rend possible l'élaboration d'un langage propre à la nouvelle abstraction sociétale sur la base méthodique d'un langage naturel des signes attentifs. Des signes « basiques » permettent de recomposer l'ordre de la génération des idées. C'est à l'abbé Sicard que nous devons, dans les années 1780, au moment où il dirige l'Institution des sourds et muets de Bordeaux, l'insertion de la nomenclature de l'abbé de l'Épée, présentée sous la forme d'un dictionnaire des signes manuels, dans un contexte analytique et grammatical.
- 5 Sophia Rosenfeld accorde alors une très grande importance à l'impact des initiatives pédagogiques de Sicard, devenu entre-temps responsable de l'Institution parisienne des sourds et muets, dans la conception révolutionnaire de la langue nationale, de Talleyrand à Rœderer en passant par Fauchet, Condorcet, Daunou et bien d'autres, avec, semble-t-il, une influence particulière parmi les Girondins. Elle sous-estime, nous semble-t-il, l'ampleur du mouvement de refus de l'imitation déjà attesté chez Marmontel dans *L'Encyclopédie*, et amplifié par les « écrivains patriotes » au contact de l'extrême abus des mots des années 1790-1791.
- 6 Il nous faut revenir ici à la seconde conception du langage d'action de Condillac dans sa Grammaire de 1775. Ce philosophe amorce alors un tournant nominaliste où le langage d'action n'est plus rapporté à une représentation naturelle et universelle de l'origine de la langue, mais renvoie au travail de l'esprit de chaque individu qui juge de l'expérience par une affirmation qui a valeur d'opération référentielle renvoyant au monde externe rendu possible par le langage. La connexion entre le langage et la réalité ne relève plus d'une représentation imitative des faits et gestes de l'homme, des origines à nos jours, mais prend en considération l'acte créatif de l'esprit comme acte de langage à forte valeur référentielle. À l'horizon du droit naturel déclaré, la prononciation de droit s'exerce alors dès 1789 dans un espace délibératif où tout individu peut affirmer « je veux » et « j'agis », elle devient la référence nécessaire de tout langage d'action.
- 7 Sicard ignore la traduction de ce tournant nominaliste sur le terrain politique. Il demeure l'adepte, pendant la Révolution française, d'une vision du langage d'action qui apparaît trop « extensive », donc basée sur une conception originelle, et donc « fausse », du fonctionnement de l'esprit humain, au regard de la manière dont se connecte la nouvelle langue politique à l'esprit politique au cours de la Révolution française. C'est ainsi qu'il se heurte d'abord au « grammairien patriote » Domergue, et au linguiste Duhamel au sein de la *Société des amateurs de la langue française* en 1791. Alors que Sicard veut remonter jusqu'aux origines du langage naturel d'action dans le cadre des discussions au sein du comité grammatical de la Société, Domergue propose de s'en tenir, à l'analyse grammaticale de la proposition en tant qu'expression du jugement humain. Puis, sollicité un temps en 1792 pour participer à la publication du *Journal d'instruction sociale*, au côté de Duhamel et de Condorcet, il en est écarté par ce dernier au profit de Sieyès. Il s'agit désormais de privilégier les réflexions relatives à

l'organisation actuelle de la langue politique, selon un modèle à la fois analytique et pragmatique, sur les considérations relatives aux origines naturelles du langage d'action jugées plutôt floues. Dans la voie ouverte par Sieyès dans les années 1780, il s'agit bien de substituer à la métaphysique des origines une véritable métaphysique politique, en tant que métaphysique du moi et de son activité de jugement.

- 8 L'analyse de Sophia Rosenfeld des « troubles du langage jacobin » en 1793 et 1794 est alors à l'égal de son incompréhension du fonctionnement du langage révolutionnaire d'action comme expression de « l'acte de faire parler la loi », jugement désormais dévolu à tout citoyen. Sa présentation de la position « scientiste » des Idéologues en matière de langage des signes, dans le dernier chapitre de son livre, finit certes par marquer la rupture nominaliste avec le modèle épistémologique du langage originaire d'action pris en compte tout au long de son ouvrage. Mais il nous semble que cette rupture est bien antérieure, et se définit sur des bases autres que celles d'un nominalisme réduit à l'espace de jugement du déterminisme scientifique.
- 9 L'historien américain David Bell souligne, à juste titre, dans son compte rendu publié par *The New Republic* du 26 novembre 2001, la diversité et la qualité des analyses relatives à la quête du langage d'action par tel ou tel auteur / acteur, tout ajoutant que Sophia Rosenfeld ne démontre pas vraiment l'importance politique des idées sur le langage au cours de la seconde moitié du XVIII^e siècle. Nous ne partageons pas cette critique. Cet ouvrage prouve, nous semble-t-il, une fois de plus l'importance de la question du langage dans la seconde moitié du XVIII^e siècle lorsqu'il s'agit de comprendre d'abord la formation de l'espace public des Lumières, puis l'émergence d'un espace public de réciprocité pendant la Révolution française.